

QUAND DIRE C'EST PENSER

François Récanati, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Folio- essais, Gallimard, 270 p, 2008.

Il y a une trentaine d'années, à l'époque où François Récanati publiait son premier livre, *La transparence et l'énonciation* (Seuil 1979), l'un des articles de base de la philosophie du langage de tradition analytique était que les pensées et les significations linguistiques sont des entités objectives, n'ayant rien à voir avec les représentations psychologiques, et que les mots n'ont de sens qu'au sein de phrases. Quelques décennies plus tard, l'image est inversée : le lecteur doit partir du principe que les expressions linguistiques héritent leur contenu des représentations mentales dont la structure est parallèle à celle des phrases. Il y apprend aussi que des expressions indexicales isolées, indépendantes des phrases, telles que « Je », « Ici » ou « maintenant » déterminent ce qui est dit à travers ce que pense de manière privée le locuteur et par rapport à un contexte extralinguistique, et que l'indexicalité est partout dans l'usage du langage.

Que s'est-il passé ? Le tournant pragmatique, dont François Récanati est devenu l'un des acteurs principaux, a incontestablement joué un rôle : plus le sens des mots est fonction de leur usage dans des contextes extralinguistiques, plus les intentions des locuteurs et leurs états mentaux ont acquis de l'importance. Mais cela ne suffit pas : réduire le sens au fonctionnement pragmatique des signes, c'est encore l'isoler dans la sphère linguistique (c'est pourquoi la pragmatique n'est peut être qu'un avatar du structuralisme). Il faut aller plus loin, et ancrer plus profondément la signification dans le mental. Mais du même coup ne risque-t-on pas de mettre *trop* dans le sens, et pour ainsi dire de faire entrer non seulement le monde, mais aussi l'esprit et la société dans la sémantique ? La bonne méthodologie ne veut-elle pas qu'on explique mieux avec des principes plus simples et moins nombreux ? La conception classique ne l'ignorait pas, et c'était même la raison pour laquelle elle craignait d'ouvrir la boîte de Pandore et restreignait la sémantique à l'étude des relations référentielles entre les mots et le monde et des conditions de vérité des phrases. Mais cela frisait la trivialité. S'entendre dire que « la neige est blanche » est vrai si et seulement si la neige est blanche, relève de Monsieur de La Palisse. Toute la difficulté est de parvenir à fonder la théorie du sens sur la théorie de l'esprit tout en conservant le minimalisme de la sémantique classique.

François Récanati réalise ce programme, dans ce livre comme dans ses précédents, avec brio. En onze courts chapitres, il parvient à la fois à exposer à son lecteur l'axiomatique du domaine et à défendre ses propres thèses, en montrant comment la sémantique de la référence directe de Saul Kripke et David Kaplan supplante la théorie du sens et de la référence de Frege et la théorie des descriptions de Russell, comment la théorie des actes de langage de John Searle et la pragmatique des intentions de communication de Paul Grice prennent le pas sur la sémantique référentielle, et comment cette dernière est en retour fondée sur une théorie de la référence mentale qui place les propriétés indexicales directement dans la pensée et surtout dans la perception : le langage et le sens représentent le monde parce qu'ils sont dans le monde. Toute la difficulté consiste à montrer comment les mots, et notamment les expressions référentielles – les noms propres comme « John Wayne », les descriptions comme « l'homme qui tua Liberty Valance », les démonstratifs comme « ceci » ou les pronoms comme « Je » - ont à la fois un contenu descriptif qui rend compte de leur rôle épistémique et une référence directe, qui ne passe pas par l'intermédiaire de la connaissance de propriétés générales des objets.

Bien qu'elles se présentent comme marquées du sceau du bon sens et soient argumentées dans un style simple et limpide, les thèses de François Récanati ne laissent pas d'être radicales. Contre la conception classique selon laquelle ce qui est dit par un locuteur dans un contexte

déterminé dépend d'abord de ce que les mots veulent dire dans la langue (leur sens littéral), Récanati soutient que « ce qui est dit », les conditions de vérité de l'énoncé, est entièrement déterminé par le contexte, et non pas par d'hypothétiques références à des états de choses indépendants. Par exemple, si je dis « Toutes les bouteilles sont au frigo », le quantificateur « tous » ne désigne pas toutes les bouteilles qu'il y a au monde, comme il devrait le faire si son interprétation était non restreinte, comme le veut la sémantique usuelle, mais seulement – par exemple – toutes les bouteilles *dont on a besoin pour le dîner*. Mais qu'est-ce qui fixe la référence ? Rien, sinon le contexte et les contenus mentaux des locuteurs et de leurs interprètes. Si l'on y songe, *aucune* expression n'est à l'abri de cette relativisation au contexte. A la limite, nous explique Récanati, il n'y a même pas de niveau sémantique d'interprétation, mais seulement la syntaxe et la pragmatique. Hors contexte, les phrases ne représentent rien, et sont de simples schémas vides qui ne disent rien du monde. Mais ce contextualisme radical ne pousse-t-il pas le bouchon (des bouteilles en question) un peu trop loin ? Le sens ne dépend-il pas – au moins minimalement – de ce que les mots veulent dire ? Et si le sens est entièrement suspendu aux contenus mentaux, ne risque-t-il pas de devenir ineffable ? N'est-on pas conduit à la thèse d'Humpty Dumpty qui soutenait à Alice que l'important est seulement « de savoir qui est le maître » (des intentions) ? Souvent Récanati, pour éviter ces extrêmes, met de l'eau dans son vin, et défend des positions intermédiaires, en proposant une « sémantique pragmatique » qui donnerait des conditions de fonction et d'emploi *en même temps* que leurs conditions de vérité. Mais on ne voit pas très bien en quoi les conditions d'*usage* pourraient délivrer des conditions de *vérité*, ni comment les premières pourraient avoir le caractère de compositionnalité des secondes – la propriété qu'ont le sens des phrases de dépendre de la structure de leurs constituants.

Si le poids du sens linguistique se porte sur le contenu des pensées, et si ces dernières ont à la fois les propriétés syntaxiques et sémantiques qui sont celles des expressions linguistiques, d'où viennent les contenus mentaux eux-mêmes ? Ici tous les théoriciens qui veulent défendre l'idée d'une « langue de la pensée », d'Ockham à Jerry Fodor en passant par Hobbes, se heurtent à un problème bien connu de circularité : si ce sont les pensées qui donnent leur contenu aux mots, qu'est-ce qui donne leurs contenus aux pensées ? François Récanati ne soutient pas la thèse d'une *lingua mentis* à proprement parler, car il faudrait lui donner une sémantique intrinsèque, et on retomberait dans les mêmes difficultés. Il défend plutôt l'idée que la sémantique des représentations mentales dépend aussi de leur fonction, en s'inspirant de la théorie des contenus mentaux de Fred Dretske. Mais on ne voit pas très bien en quoi cette notion biologique de fonction qui fonde le sens sur les relations naturelles d'indication se rattache à celle de fonction au sens pragmatique d'un usage des signes. Je n'ai pas non plus bien compris comment la notion d'indexicalité mentale, qui suppose des « constituants inarticulés » de la pensée indexicale (nécessairement éphémère et « située ») peut dépendre d'une conception causale des représentations (supposées par définition stables et durables). Le livre s'arrête là où aurait été nécessaire une théorie plus explicite des concepts, et où sans doute la philosophie de l'esprit qui figure dans la parenthèse du titre aurait mérité de s'extraire de cette parenthèse.

Toute philosophie du langage doit articuler les côtés d'un triangle à trois sommets - le langage, l'esprit et le monde – et montrer comment le langage représente le monde en exprimant les contenus mentaux. Chaque tradition philosophique met l'accent sur l'un des côtés du triangle, mais toute la difficulté est d'en fournir une conception équilibrée. Le triangle de François Récanati n'atteint peut être pas l'équilibre, mais il n'en est pas moins une figure remarquable.

Pascal Engel